

## Études littéraires africaines

BAUMGARDT (Ursula) et UGOCHUKWU (Françoise) (dir.),  
*Approches littéraires de l'oralité africaine*. En hommage à Jean  
Derive. Préface de Geneviève Calame-Griaule. Paris, Karthala,  
2005, 334 p. - ISBN 2-84586-667-4



Elena Bertoncini

Number 21, 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041316ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041316ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Bertoncini, E. (2006). Review of [BAUMGARDT (Ursula) et UGOCHUKWU (Françoise) (dir.), *Approches littéraires de l'oralité africaine*. En hommage à Jean Derive. Préface de Geneviève Calame-Griaule. Paris, Karthala, 2005, 334 p. - ISBN 2-84586-667-4]. *Études littéraires africaines*, (21), 66–69.  
<https://doi.org/10.7202/1041316ar>

tôt en scène des personnages masculins et le thème de l'aventure. Si les histoires de femmes s'élaborent autour des liens conjugaux et familiaux, les histoires d'hommes ont au contraire souvent pour point de départ une rupture avec l'univers familial et familier. Cette rupture, due à des circonstances fortuites, à un conflit ou simplement à l'esprit d'aventure du héros, est une ouverture sur l'extérieur, sur l'inconnu, et le début d'un parcours dans lequel il pourra mettre en œuvre ses capacités personnelles, qu'elles soient la force physique, le courage, l'intelligence, la ruse ou les pouvoirs magiques. L'importance des liens de fidélité et solidarité entre frères ou amis, voire entre l'homme et un animal, est également illustrée par un certain nombre de récits.

Quant à la "Légende de Tiânâbâ" qui clôturera le recueil, elle évoque à travers le motif de la gémellité l'union originelle de l'homme et de l'animal et exprime "d'une part la connivence nécessaire de l'être humain avec la nature, de l'autre la rupture introduite tout aussi nécessairement par l'intrusion au sein de cette harmonie première, des contraintes de la vie en société" (p. 14). C. Seydou souligne notamment à ce sujet les liens étroits qui unissent ici les représentations imaginaires et symboliques aux réalités quotidiennes vécues par ce peuple de pasteurs.

Par son importance quantitative, sa diversité, sa rigueur scientifique, mais aussi la présence de plusieurs versions d'un même conte (par exemple les quatre variantes du récit intitulé "Une fille difficile"), ce recueil propose donc un très riche matériau susceptible d'intéresser aussi bien le lecteur curieux de découvrir – ou retrouver – des contes africains sous une forme fidèle aux modalités de la performance orale, que le chercheur en littérature qui pourra y puiser de nombreux éléments d'analyse, utilement complétés par les références bibliographiques permettant un élargissement et des rapprochements qui vont au-delà de la culture peule.

■ Florence PARAVY

■ BAUMGARDT (URSULA) ET UGOCHUKWU (FRANÇOISE) (DIR.),  
*APPROCHES LITTÉRAIRES DE L'ORALITÉ AFRICAINE. EN HOMMAGE À JEAN  
 DERIVE. PRÉFACE DE GENEVIÈVE CALAME-GRIAULE. PARIS, KARTHALA, 2005,*  
 334 p. - ISBN 2-84586-667-4

Ce bel ouvrage est dédié à Jean Derive, professeur émérite de littérature générale et comparée de l'université de Savoie depuis 2003, à l'occasion de son départ à la retraite. Il réunit quinze contributions de ses "thésards", originaires de six pays, qui partagent son approche littéraire de l'oralité africaine.

La première partie est consacrée à la notion fondamentale de parole dans deux cultures distinctes, peule et igbo, et suivant deux approches méthodologiques différentes. Ursula Baumgardt aborde avec beaucoup de précision les problèmes de la parole comme engagement, en s'appuyant

sur un corpus de soixante contes peuls du Cameroun et en analysant cette thématique selon deux axes, paradigmatique et syntagmatique. Les motifs narratifs construits autour de la relation entre parole et engagement sont illustrés dans un texte particulier, le conte *Issa Baléyel*. Le point de départ de Françoise Ugochukwu est la pratique sociale. Elle analyse la parole comme outil de régulation de la communication dans un corpus d'une centaine de contes igbo du Nigeria et montre que la parole sert à donner une identité à travers le nom et à libérer la puissance des mots.

L'analyse de plusieurs genres oraux réunit les contributions de la deuxième partie, dont certaines, au niveau de l'approche théorique et méthodologique, sont plus descriptives qu'interprétatives. Ansoumane Camara passe en revue le conte et l'épopée malinké de Haute-Guinée et distingue dans chacun de ces genres trois catégories : conte à djinn, conte à animal et conte à être humain d'une part, épopée historique, épopée cynégétique et épopée agricole d'autre part. Il présente aussi en annexe le début d'une épopée historique (*Epopée de Birissi*) collectée, transcrite et traduite par lui-même. Laetitia Leonelli propose une analyse comparée de trois contes wolof qui ont une trame commune : le personnage central est châtié pour son comportement irrespectueux par un être étrange – une tête. La réflexion de Ndiabou Sega Touré porte sur le personnage qui joue le rôle du maître-initiateur dans les contes initiatiques wolof et lébou et qui est appelé par l'auteur le *monitor*, mot latin sémantiquement apparenté à *monstrare* et *monstrum*. Ce personnage peut incarner selon les contes différents rôles, allant de l'agresseur à l'auxiliaire. Kam Sié Alain se propose de montrer dans son article l'importance des devinettes, un genre encore peu collecté et étudié au Burkina Faso. Il examine un corpus de huit devinettes burkinabé portant sur les yeux, pour en dégager les différentes représentations et souligner l'importance de ce genre "mineur" dans la littérature orale. L'attention de Denis Douyon est retenue par un récit dogon du Mali ayant pour héroïne Yasama, une jeune femme qui se lie d'amitié avec un renard. Par le biais d'un exemple restreint, l'auteur met en lumière la place et le rôle de la femme dans la société dogon. Julia Ogier-Guindo explore des textes oraux de l'aire linguistique a'jië en Nouvelle-Calédonie, notamment les discours magiques nommés vivaa, déclamés lors des cérémonies traditionnelles. Elle expose aussi les difficultés de traduction de ce langage sacré, qui possède une originalité prosodique impossible à reproduire dans une traduction.

La troisième partie de l'ouvrage aborde la relation entre la littérature orale et la pratique sociale. L'article d'André Camara porte sur l'art graphique de la population kpèlè qui vit entre la Guinée et le Libéria. Cet art populaire se manifeste en particulier dans l'artisanat, les inscriptions sur le corps et l'art oratoire, y compris un genre très original, la "corde à proverbe" dans laquelle chaque énoncé parémique est représenté graphiquement sur des morceaux de calebasse et enfilé sur une corde en vue de la

mémorisation. Le texte d'Agnieszka Kedzierska est consacré à l'étude des cérémonies funéraires des chasseurs malinké. Elle analyse d'abord le chant hermétique, dominé par la figure du vautour, et décrit ensuite les funérailles qui s'inscrivent dans le cadre du rétablissement d'un ordre social et cosmique mis en péril par le surgissement de la mort.

La quatrième partie du volume traite de la notion de néo-oralité. Léa Zame Avezo'o analyse la figure du serpent dans les légendes urbaines gabonaises et la compare à celle des contes traditionnels. Elle montre très clairement que les héros et héroïnes des légendes urbaines, comme ceux des contes, doivent accomplir une quête initiatique. Mais contrairement à ces derniers, les personnages des légendes urbaines qui transgressent une norme morale ou un ordre social y trouvent la mort. Ils meurent, nous dit Zame Avezo'o, parce qu'ils sont seuls, solitude qui renvoie à l'individualisme caractérisant les sociétés gabonaises d'aujourd'hui. L'article d'Alain Sanou étudie un autre phénomène urbain, le répertoire des groupes musicaux appelés *j\_kulu*, répandus dans presque toutes les villes du Burkina Faso et omniprésents à Bobo-Dioulasso, seconde ville du pays. Ces groupes, animateurs des cérémonies et des soirées qui ont lieu dans le quartier, jouent un rôle très important dans la consolidation d'une identité urbaine.

La relation entre la littérature orale et la littérature africaine d'expression française est le thème qui regroupe les textes de la dernière partie. Marlène Hoensch propose d'appréhender les rapports entre les contes et les romans initiatiques francophones de cultures différentes : peule, bambara et fon. A partir de trois romans (*Les Écailles du ciel* de T. Monémébo, *Comme une piqûre de guêpe* de M. M. Diabaté, et *L'Initié* d'O. Bély-Quénun), elle s'interroge sur l'éclatement des éléments du scénario initiatique, qui pourrait traduire le déchirement de la société africaine entre la tradition et la modernité. Gabriel Soro nous propose la lecture de l'œuvre poétique *Fer de Lance* de l'écrivain ivoirien Bernard Zadi Zaourou, en particulier du poème "Éloge de la poésie" qu'il désigne comme un manifeste poétique. Il s'emploie à analyser le texte selon le rythme poétique, les référents impliqués et le plan syntaxique, en mettant en évidence sa structure poétique et ses fonctions linguistiques, parmi lesquelles la fonction incantatoire se révèle dominante. Kouadio Kobenan N'guettia étudie l'œuvre *D'éclairs et de foudres* d'un autre écrivain ivoirien, Jean-Marie Adiaffi. Ce long poème, ancré dans l'univers culturel (agni) du poète, retrace le parcours d'un narrateur et d'un héros et pourrait être interprété comme une invitation au voyage au cœur de la vie et de l'homme. Formellement, l'œuvre d'Adiaffi serait un genre hybride et inclassable que le poète même désigne comme un *patchwork* (*n'zassa* en agni). Sa vision poétique dénoterait une certaine synthèse entre les valeurs culturelles de l'Afrique et de l'Occident.

Cet ouvrage important est donc à lire avec profit pour la diversité et la

richesse des informations qu'il accumule. Il a le mérite d'ouvrir une perspective pluridimensionnelle sur l'oralité africaine, et d'inscrire nettement ce domaine, souvent limité à une approche ethnologique ou anthropologique, dans le champ des études littéraires.

■ Elena BERTONCINI

---

## Afrique noire francophone

---

■ BOUAKA (CHARLES LUCIEN), *MONGO BETI : PAR LE SUBLIME. L'ORATEUR RELIGIEUX DANS L'ŒUVRE ROMANESQUE*, PARIS-BUDAPEST-TORINO, L'HARMATTAN, COLL. CRITIQUES LITTÉRAIRES, 2005, 194 p. - ISBN 2-7475-9191-3.

*Mongo Beti : par le sublime. L'orateur religieux dans l'œuvre romanesque* est le premier essai de Charles Bouaka, destiné à apporter un certain éclairage sur l'œuvre littéraire de Mongo Beti, décédé en 2001. Bâti en quatre chapitres auxquels s'ajoutent un glossaire de rhétorique et trois annexes qui donnent des informations sur le climat politique et religieux du Cameroun colonial, univers référentiel des deux romans du corpus, *Le pauvre christ de Bomba* (1956) et *Le roi miraculé* (1958), cet ouvrage se propose de décrire et d'analyser les différentes formes du sublime entendu ici comme l'effort accompli par l'orateur religieux pour "faire voir" et ainsi mieux fléchir les âmes réticentes. Sous l'éclairage de la rhétorique et de l'enquête socio-historique sont analysés les personnages de prédicateur, le révérend père supérieur Drumont et le père Le Guen dans leur exercice de la parole en chaire, ainsi que le chant et la musique d'église à Tala ou à Bomba.

En analysant principalement leurs homélies et l'attitude de l'auditoire, C. Bouaka relève que l'échec des homélies à visée prosélytique peut être considéré comme l'expression d'une critique (celle de Mongo Beti) de la rhétorique restreinte à son aspect technique. Les deux membres du clergé rencontrent l'impassibilité de l'auditoire chaque fois qu'ils ignorent dans leurs discours la déplorable condition des colonisés confrontés aux exactions coloniales. Mais pour peu qu'ils inscrivent leur propos dans la critique de l'administration coloniale, ils cessent d'être "le clergé colonialiste" et dès lors traduisent la pensée du romancier contestataire face à l'ordre colonial.

Leur succès *in extremis* viendrait, remarque l'auteur, de la prise en compte effective du concept du décorum forgé par Cicéron, qui exige de l'orateur, sacré ou profane, de prendre en considération "en même temps que la matière du discours, la personnalité de l'auteur, l'auditoire et les